

L'Action française et les intellectuels chrétiens : autour de Maurras, Maritain et Gide

Akie NISHIMURA

Introduction

De la fin du 19^e siècle au début du 20^e siècle, une ligue politique nommée l'Action française (abrégée ensuite en AF) a affirmé une présence importante dans la société française. Sa position était caractérisée par le royalisme et le nationalisme d'extrême droite. De plus, étant donné que Charles Maurras (1868-1952), le pivot de ce groupe, était le critique éminent de cette époque, l'AF a déployé ses activités non seulement dans le domaine politique mais aussi dans celui de la critique littéraire. Dans ce contexte, un grand nombre d'intellectuels contemporains, tels que François Mauriac (1885-1970), Roger Martin du Gard (1881-1958), Marcel Proust (1871-1922) ou Georges Bernanos (1888-1948), ont été attirés par cette ligue.

Beaucoup d'entre eux étaient catholiques, car l'AF a prétendu être le seul groupe qui protégeait l'Église catholique opprimée par la République. À l'égard de cette attitude de l'AF, l'Église a entretenu pour sa part, des relations positives avec cette ligue politique jusqu'au milieu des années 1920. Dans cette situation, Jacques Maritain (1882-1973), un philosophe catholique, a accordé son appui à l'AF et à Maurras. Après être devenu catholique en 1906 et il a découvert l'AF vers 1911 par intermédiaire de ses entourages catholiques. Pourtant, il a changé sa position et a commencé à l'accuser vers 1926.

Mais ce qui nous intéresse dans cet article, c'est qu'un « protestant » s'est également approché de l'AF et de Maurras. Il s'agit d'André Gide (1869-1951), un écrivain protestant qui a traité les questions du christianisme durant toute sa vie. Tandis que l'AF n'a pas hésité à manifester sa position anti-protestante en tant que partisane de l'Église catholique, Gide a apprécié Maurras et son groupement. Quant à Maurras, il a témoigné sa gratitude envers cette appréciation gidienne. Cependant, leur relation n'a duré que jusqu'au milieu des années 1920, comme le rapport de Maritain avec l'AF.

En remarquant ces deux intellectuels chrétiens, l'un catholique et l'autre protestant, nous allons examiner les deux questions suivantes : pourquoi Maritain s'est éloigné de Maurras (et l'AF), même s'ils ont pareillement attaché de l'importance à l'Église catholique ? Pour quelle raison, Gide a-t-il été attiré par Maurras (et l'AF) ?

Pour élucider ces questions, nous examinerons dans un premier temps, les arguments de Maurras à propos du christianisme, car sa pensée politique ne peut pas être traitée sans sa propre pensée religieuse. Dans un deuxième temps, en présentant les pensées de Maritain sur la religion et la politique, nous étudierons le changement de sa position envers l'AF et Maurras. Dans un troisième temps, nous analyserons le cas gidien, en considérant également ce qui signifie le « protestantisme » dans son idée religieuse.

I. Les idées de Maurras et de l'AF sur la religion chrétienne

Avant d'examiner les pensées de Maurras et de l'AF sur la religion chrétienne, nous allons voir brièvement ce qu'est l'Action française. Cette ligue politique a tiré ses origines d'une vague du nationalisme causée par l'Affaire Dreyfus en 1894 et d'un conflit entre la République qui visait à la laïcisation de l'État et l'Église catholique. Face à cette affaire d'État, le « Comité d'action française », le groupe qui précédait l'AF, a été organisée par Henri Vaugeois (1864-1916) et Maurice Pujo (1872-1955) en 1898. Depuis, cette ligue subsiste en France, bien qu'elle soit moins présente.

Il est bien connu que l'Affaire Dreyfus était une fausse accusation du capitaine juif Alfred Dreyfus (1859-1935), ayant lieu dans la société française dont l'activité économique stagnait à cause de la défaite de la Guerre franco-allemande de 1870 à 1871. La société a été divisée par les dreyfusards, comme Emile Zola (1840-1902), et les anti-dreyfusards, comme les nationalistes, les catholiques et les antisémites.

Dans ce contexte, l'AF a exacerbé le nationalisme radical, en prônant l'antisémitisme, l'anti-protestantisme, la xénophobie et l'antimaçonnerie. L'AF a également été très présente en France jusqu'avant ou après la première guerre mondiale. De plus, étant donné que cette ligue jouait un rôle de leader dans le monde de la critique littéraire, qui visait la restauration de la littérature classique, elle a exercé une forte influence sur les intellectuels de l'époque.

Le but important de l'AF était d'étendre son influence en se rattachant à la force catholique. En France, une vague de sécularisation de l'État était de plus en plus forte durant la Troisième République. En effet, la loi de séparation des Églises et de l'État a été adoptée en 1905. Face à ce mouvement de sécularisation, le Vatican et les catholiques français se considéraient comme opprimés et persécutés par la République. C'est à ce moment que l'AF a affirmé que l'Église catholique était « la tradition » originelle de la France. De plus, elle n'a pas hésité à montrer son appui à cette religion.

Grâce à cette position, l'AF était considérée comme un mouvement politique important par un grand nombre des catholiques. On pourrait dire que la relation entre l'AF et le catholicisme étaient amicales jusqu'au début des années 1920. Cependant, le pape Pie XI a changé cette relation ; il a mis en question certains comportements de l'AF, comme son chauvinisme ou le culte de Maurras, un personnage charismatique. Ainsi, à la fin de 1926, le pape a résolument décidé de séparer son laïcat de l'AF.

Cependant, pendant cette période d'accusation, l'AF n'a pas changé ses idées sur la religion catholique. Alors, pour quelle raison, l'AF a-t-elle pris constamment une position pro-catholique ? Pour répondre à cette question, nous allons examiner la pensée politique de Maurras.

Cet homme politique et critique littéraire est né en 1868 à Martigues dans une famille de la petite bourgeoisie. Il a étudié dans un collège catholique à Aix-en-Provence. À l'âge de 14 ans, il est devenu sourd à cause de la maladie et il a perdu sa foi presque qu'à la même époque. Il nous faut remarquer ici que ce polémiste de l'AF n'était pas croyant du catholique au sens propre, même si cette ligue s'est étroitement unie à l'Église catholique.

En 1884, il est arrivé à Paris et il a commencé à écrire des articles pour des revues littéraires ou des revues politiques, en étudiant la littérature et la philosophie. Lors de l'Affaire Dreyfus, il a plaidé pour les antidreyfusards dans « la ligue de la patrie française » qui a été créée en 1898 par des intellectuels mettant en avant la dignité de l'État et l'honneur de l'armée français. Pourtant, mis à part leur position de l'anti-Dreyfus, ses membres n'ont pas partagé aucun autre pensée politique, et ainsi cette ligue manquait d'unité. Maurras l'a alors quittée et il a rejoint l'AF en 1899. Désormais, en tirant parti de son expérience du journaliste, il s'est distingué par ses écrits tel que *Dictateur et Roi* (1899) au sein de ce groupement.

La pensée politique de Maurras s'appuyait sur trois points : la déliquescence du régime issu de la Révolution, le retour aux traditions de la vraie France, une restauration de l'État¹. Influencé par la pensée d'Auguste Comte (1789-1875) selon lequel « la soumission est la base du perfectionnement »², Maurras a établi une nouvelle théorie appelée le « nationalisme intégral ». Cette théorie affirmait la primauté absolue de la société à l'individu. D'après Maurras, cet ordre social existait dans l'ancienne société française, mais la Révolution de 1789 l'a démolie. En détruisant complètement la tradition et le patrimoine français, la Révolution a souligné l'importance de l'individu

¹ Jacques Prévotat, *L'Action française*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2004, p. 14.

² Charles Maurras, *Auguste Comte*, dans *L'Avenir de l'intelligence et autres textes*, éd. Martin Motte, Paris, Robert Laffont, 2018, p. 644.

par rapport à la société³. Ainsi, Maurras a considéré la République comme haïssable et il a visé la restitution de la monarchie. En effet, avant que Maurras ait rejoint l'AF, elle ne s'était pas opposée au régime républicain, mais Maurras a « converti » ses membres les uns après les autres au royalisme et il l'a réorganisée comme une ligue antirépublicaine.

Comme nous l'avons mentionné, une des caractéristiques marquantes de la philosophie politique de l'AF était sa position d'alliée totale avec l'Église catholique. Son véritable objectif n'était cependant que de restaurer la bonne vieille France à travers la reconstruction de l'Église. D'après Maurras, le catholicisme est la religion traditionnelle et autoritaire qui contraste avec le « christianisme ». En général, le mot « catholicisme » est considéré comme une secte du christianisme, mais Maurras a utilisé ces deux termes dans un sens complètement différent. Pour lui, le « christianisme » signifie la religion qui a été apportée en France après la Réforme du 16^e siècle et qui a provoqué la Révolution. C'est-à-dire qu'il a considéré que la religion répandue en France à l'époque de la Révolution était complètement autre religion que le « catholicisme » originel et traditionnel. Il a affirmé que le « christianisme » était monothéiste et associé avec le judaïsme ou le protestantisme. D'après lui, ce judaïsme et ce « christianisme » monothéistes qui ont accordé une importance à la relation directe entre Dieu et l'homme, ont donné naissance à la société moderne anarchique.

En revanche, à ses yeux, le catholicisme est l'héritier des anciennes civilisations polythéistes grecque et romaine, en maintenant l'ordre et la hiérarchie sociaux et en répondant aux besoins de tous les hommes d'une manière polythéiste⁴. Ainsi, Maurras a prétendu que le « christianisme » qui avait provoqué la Révolution était synonyme de désordre, et n'était qu'une religion dreyfusienne. Par contre, étant donné que le catholicisme était bien ordonné et traditionnellement français, il a considéré que « la politique religieuse de notre France [était] nécessairement catholique »⁵. Selon lui, la société ne pouvait pas exister sans religion. Pourtant, la France contemporaine a été détruite par quatre ennemis : « les juifs, les francs-maçons, les protestants et les métèques »⁶. Il a ainsi déclaré qu'il fallait revenir au catholicisme qui avait formé la France afin de reconstruire ce pays face à la crise démocratique et républicaine.

II. La relation de Jacques Maritain avec Maurras et l'AF

1. Maritain, un catholique proche de l'AF

Comme nous l'avons mentionné, Jacques Maritain était l'un des intellectuels catholiques proches de Maurras et de l'AF. Ce philosophe est né à Paris en 1882 dans une famille protestante libérale mais il est devenu matérialiste plus tard. Il a montré sa sympathie pour le socialisme lorsqu'il avait seize ans en affirmant : « je serai socialiste et vivrai pour la révolution »⁷. Il a étudié les sciences naturelles à la Sorbonne. À cette époque, il a rencontré Raïssa

³ Par exemple, il a écrit dans son ouvrage intitulé *Mes idées politiques* : « L'esprit révolutionnaire croit la politique appelée à donner des prix aux individus ; il oublie que sa tâche n'est que de faire prospérer les communautés. De cette confusion est sortie toute son erreur. Où la sagesse universelle pense bonheur collectif, bien public, unité collective, c'est-à-dire Famille, État, Race, Nation, le révolutionnaire pense bonheur et satisfactions du privé, en d'autres mots l'insurrection. » (Charles Maurras, *Mes idées politiques*, Paris, Books on Demand, 2019, p. 200.)

⁴ En effet, il a écrit dans sa lettre à l'abbé Penon datée le 28 juin 1896 : « Je reviens d'Athènes plus éloigné du christianisme qu'auparavant. (...) Je reviens d'Athènes en polythéiste tout pur. Ce qui était à l'état vague et confus dans ma pensée s'est précisé avec éclat. Je fuis d'idée de l'infini, idée sémitique, hébraïque, idée contradictoire venue de l'Asie, des barbares. Je ne veux plus songer qu'au parfait et au pur. » (Charles Maurras, *Dieu et le roi. Correspondance entre Charles Maurras et l'abbé Penon (1883-1928)*, Toulouse, Privat, 2007, p. 413.)

⁵ Henri Vaugois, Léon Daudet, Charles Maurras, Léon de Montesquiou, Lucien Moreau, Jacques Bainville, Luis Dimier, Bernard de Vesins, Robert de Boisfleury, Paul Robain, Frédéric Delebecque, Maurice Pujol, « Le Nationalisme intégral », dans Charles Maurras, *Œuvres et Écrits*, vol. I, Dublin, Omnia Veritas Ltd, 2018, p. 41.

⁶ Jacques Prévotat, *op. cit.*, p. 15.

⁷ Jacques et Raïssa Maritain, *Œuvres complètes*, vol. XII, Paris, Édition universitaires, Fribourg (Suisse) ; Édition Saint-Paul, 1992, p. 136.

Oumançoff (1883–1960) qu'il a épousé en 1904. Mais il a été rapidement déçu ses études à la Sorbonne. À ce moment-là, par l'intermédiaire de Charles Péguy (1873–1914), un poète socialiste qui est retourné au catholicisme vers 1908, Maritain a découvert la métaphysique d'Henri Bergson (1859–1941) et a suivi son cours au Collège de France avec Raïssa. En 1906, il s'est converti au catholicisme sous l'influence de Léon Bloy (1846–1917), un écrivain catholique, et il s'est éloigné de Bergson vers 1908. En découvrant Saint Tomas d'Aquin en 1910, Maritain est devenu un philosophe thomiste important. De 1914 à 1939, il a occupé un poste de professeur à la Sorbonne et il a également enseigné dans divers universités étrangères, telles que l'université de Tronto ou l'université de Princeton. De 1945 à 1948, il a travaillé en tant qu'ambassadeur de France au Vatican.

Selon l'article de Philippe Bénéton, Maritain est resté étranger au mouvement de l'AF jusque vers 1910⁸. C'est avec le Père Clérissac (1864–1914), le directeur religieux de Maritain depuis 1908, que Maritain a connue l'AF et son chef Maurras. Ce Père était un partisan enthousiaste de Maurras et il partageait ses idées anti-démocratique et anti-républicaine. Maritain a alors commencé à se conformer à la position de Clérissac à partir de vers 1911, alors que jusqu'à l'année précédente, il ne s'était intéressé qu'à la métaphysique et à la théologie. À cette époque, il considérait que « seule l'Action française [pouvait] (...) préparer, dans l'ordre politique les conditions nécessaires au rétablissement de l'ordre intégral »⁹, et il s'est par conséquent abonné au quotidien *l'Action française*.

La présence de son très proche ami Henri Massis (1886–1970) l'a également incité au rapprochement vers l'AF. Ce critique littéraire était non seulement un catholique de droite mais il était aussi un membre important de l'AF. Dans ces circonstances, Maritain a participé à la *Revue Universelle* qui a été fondée en 1920 par Massis et un historien de l'AF, Jacques Bainville (1879–1936). Ce périodique était une revue nationaliste qui avait pour but d'être « d'une part une tribune pour les idées de l'Action française dans l'ordre politique, d'autre part une tribune pour la pensée chrétienne, et en particulier la pensée thomiste, dans l'ordre philosophique »¹⁰. Grâce à la cotisation de Maritain et d'autres mécénats, le premier numéro de la revue a été publiée le 1^{er} avril 1920. De 1920 à 1927, Maritain y a écrit environs trente-cinq articles.

Ainsi, Maritain s'est rapproché de l'AF et de Maurras par l'intermédiaire du père Clérissac et de Massis. Mais il y avait quelques points communs entre la pensée de Maritain et celle de l'AF ou de Maurras. En effet, sympathisant avec les positions de l'AF contre la pensée moderne et contre le libéralisme théologique, Maritain a exprimé dans cette revue ses opinions contre la démocratie et le libéralisme sous la Troisième République. Selon Bénéton, « dans les années qui précèdent la guerre puis dans celles qui suivent l'armistice, Maritain et l'Action française sont unis par une même hostilité à Bergson et son intuitionnisme, à Blondel, à Laberthonnière et à leur anti-intellectualisme »¹¹. De plus, Maritain avait des « ennemis » communs avec Maurras, c'est-à-dire Luther, Rousseau, Hegel ou Kant¹². En ce sens, les idées de Maritain étaient proches de celles de Maurras ou de l'AF¹³.

Toutefois, ce qu'il faut remarquer ici est que Maritain n'est jamais devenu membre de l'AF afin d'assurer l'indépendance de sa philosophie. Par exemple, il a écrit dans un article intitulé « Une philosophie de l'histoire moderne » qui a été paru dans la *Revue universelle* en 1921 :

⁸ Philippe Bénéton, « Jacques Maritain et l'Action française », *Revue française de science politique*, 23^e année, n° 6, 1973, pp. 1203–1204.

⁹ Jacques Maritain, « Conversation avec Henri Massis », reproduite dans *Maurras et notre temps*, Paris, Plon, 1961, p. 122.

¹⁰ Jacques Maritain, *Carnet de notes*, Paris, Desclée de Brouwer, 1965, p. 179.

¹¹ Bénéton, *art. cit.*, p. 1215.

¹² *Ibid.*

¹³ Sur ce point, Bénéton remarque : « l'idée que Maritain se fait du maurrassisme n'est guère conforme à l'orthodoxie fixée par Maurras, la coopération entre le philosophe thomiste et le mouvement nationaliste est toujours suspendue à l'adéquation entre les directives spirituelles imposées par l'Église romaine et l'intérêt national interprété par Charles Maurras. » (*Ibid.*, p. 1224.)

Il n'est pas bon en tout cas de mêler mes soucis du penseur et ceux du journaliste, et nous croyons, pour notre part, que les philosophes ne rendent service à l'esprit public que s'ils cherchent leur mesure dans la pure objectivité du réel, très loin des querelles d'écoles et des contingences de l'actualité politique, qu'ils se doivent de perdre de vue.¹⁴

Ainsi, Maritain a toujours tenté de prendre de la distance de l'activité politique pour conserver la liberté de ses idées philosophiques. Cependant, malgré son refus d'adhésion, d'un côté, Maritain était fréquemment considéré comme un maître à penser sur le plan philosophique et religieux par de nombreux catholiques rejoignant l'AF en raison de sa position proche de l'AF. D'un autre côté, il était regardé comme un penseur de droite ou d'extrême-droite par les opposants de l'AF¹⁵.

2. Maritain contre l'AF

La période de « collaboration » de Maritain avec l'AF n'a duré que jusque vers 1926 et leur rapport a brusquement changé. Non seulement Maritain a pris ses distances avec l'AF, mais il a commencé à la condamner. Ce changement chez Maritain correspond à la position de l'Église envers l'AF. Pour mieux comprendre ce changement, nous allons brièvement étudier le rapport du Vatican et l'AF.

Les relations entre l'Église catholique et l'AF étaient assez proches jusqu'en 1925. En effet, sous les pontificats du pape Pie X (1903-1914) et du pape Benoît (1914-1922), l'AF a été plutôt acceptée et encouragée par le Vatican. Dans ce contexte, non seulement le laïcat mais aussi les élites de l'Église catholique collaboraient avec l'AF et ils s'abonnaient à son quotidien. Cependant, en 1926, sous le pontificat du pape Pie XI (1922-1939), l'Église a lancé brusquement un appel aux catholiques dans lequel le Pape leur a demandé de rompre avec l'AF et de défendre leur foi en se protégeant contre le culte de l'individu. De plus, le Saint-office a mis à l'index le quotidien *L'Action française* et sept ouvrages de Maurras. Cette condamnation sévère du Vatican a choqué nombreux catholiques qui ont adhéré à l'AF.

Maritain s'est également troublé devant cette position du Vatican, et entre août 1926 et janvier 1927, il a multiplié les efforts pour éviter une rupture¹⁶. Cependant, malgré ses efforts, l'attitude du pape et du Saint Office n'a pas changé. Ainsi, Maritain, comme d'autres catholiques, devait choisir entre l'Église ou l'AF. Pourtant, étant donné que ce philosophe thomiste était un fidèle de l'Église, il n'a pu que rompre avec le mouvement dans ce contexte¹⁷. Depuis, il a commencé à critiquer de plus en plus sévèrement l'AF et Maurras. Envers cette attitude de Maritain, l'AF a répliqué sans hésitation en lui reprochant son reniement, son opportunisme et sa présomption. Mais Maritain n'a pas cessé d'affirmer les dangers et les « erreurs » religieuses de Maurras et son groupement. Dans son essai « Une opinion sur Charles Maurras et le devoir des catholiques » écrit en 1926, Maritain a noté : « les vérités de la métaphysique et de la philosophie (...) appartiennent à un domaine absolument supérieur à celui de la prudence et de l'action politique »¹⁸, et il a prétendu également que « la politique n'[était] pas indépendante de la philosophie et de la religion, mais [était] "logiquement subordonnée à la morale" »¹⁹. En un mot, il a confirmé ici la primauté de la religion sur la politique.

Aux yeux de Maritain, les erreurs de Maurras résident donc dans son ignorance de la relation essentielle entre la politique et la religion. Comme nous l'avons mentionné, Maurras a estimé que l'Église catholique romaine

¹⁴ Jacques Maritain, « Une philosophie de l'histoire moderne », *Revue universelle*, t. V, n° 4, mai 1921, p. 433.

¹⁵ Bénétou, *art. cit.*, pp. 1212-1213.

¹⁶ *Ibid.*, p. 1225.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Jacques et Raïssa Maritain, *Œuvres complètes*, vol. III, Paris, Édition universitaires, Fribourg (Suisse) ; Édition Saint-Paul, 1985, p. 744

¹⁹ *Ibid.*, p. 750.

pourrait reconstruire la France telle qu'elle l'était avant, parce que cette religion était une seule héritière de la tradition grecque qui était un fondement de la France. Pourtant cette position maurassienne n'est pas fondée sur la foi catholique. Sous l'influence du positivisme de Comte, Maurras souhaitait tout simplement que cette religion serve le rétablissement de l'ordre social et le régime qu'il voulait atteindre. Pour lui, la restauration catholique n'était pas un but mais un moyen. En comprenant cette intention maurassienne, Maritain a déclaré dans le même article que nous avons cité ci-dessus :

Quels que puissent être ses titres dans l'ordre des compétitions politiques, elle [=l'autorité publique]²⁰ n'a pas de droit spécial à revendiquer l'alliance de l'Église ; il est même absurde de supposer que ce qui est par définition universel, c'est-à-dire catholique, puisse se lier à ce qui est par définition particulier, c'est-à-dire à un parti.²¹

Ainsi, Maritain a considéré que les choses mondaines, telles que l'État ou la politique, devaient, à tout moment, être subordonnées à la vérité de Dieu ou à son royaume. En qualifiant Maurras d'incroyant ou d'athée²², il l'a considéré comme un homme impie et dangereux pour l'Église catholique et pour ses fidèles.

Par contre, dans ses ouvrages, nous pouvons constater qu'il a continué à apprécier même après 1926 la position de Maurras selon laquelle le fond du mal résidait dans la pensée qui incitait l'individu à croire qu'il pouvait avoir une relation individuelle et directe avec Dieu. Néanmoins, comme Maritain a reconnu que le fait essentiel de l'AF était son refus d'obéissance, la condamnation de l'Église romaine n'a été qu'un révélateur de leur rupture²³, et tôt ou tard, les différences des idées de Maritain et de Maurras (ou de l'AF) devaient apparaître.

III. La relation de Gide avec Maurras et l'AF

1. Gide, un « protestant » proche de l'AF ?

Comme nous l'avons vu plus haut, l'attitude de Maritain à l'égard de Maurras et de l'AF correspond avec la position de l'Église catholique qui a soutenu cette ligue de Maurras jusqu'au milieu des années 1920 mais qui a commencé à les critiquer vers 1926. On peut dire que ce changement était typique chez les intellectuels catholiques. Mais ce qui nous intéresse, c'est qu'il y avait aussi des protestants qui se sont rapprochés de l'AF. Par exemple, les membres de l'Association Sully ont déployé une activité en se mettant à l'unisson de l'AF. Cette association a été fondée en 1930 par les protestants royalistes et légitimistes, mais déjà en 1925, ils ont formé un groupe sous le nom de « l'Action protestante », le nom très similaire de l'AF.

Parmi les protestants qui se sont rapproché de l'AF, nous allons examiner le cas d'André Gide. Même s'il n'était pas un membre de Sully, il était également un protestant qui était proche de l'AF. On pourrait penser, d'une manière générale, que l'anti-protestantisme de Maurras et de l'AF s'opposait à la position religieuse de cet intellectuel protestant. En effet, Henri Massis, un catholique et un membre important de l'AF, a toujours accusé Gide à cause de sa pensée religieuse. Cependant, non seulement du côté de Gide, mais aussi du côté de Maurras, ils ont tenté de se montrer leurs amitiés. Alors comment pouvons-nous expliquer cette relation entre Gide et Maurras ? Pour l'examiner, nous allons évoquer brièvement leur première rencontre.

Gide et Maurras sont des intellectuels qui vivaient à la même époque. En tant que critique, Maurras avait déjà

²⁰ Un peu plus avant de ces phrases, Maritain a écrit : « l'Action française jouit, auprès de beaucoup, du prestige d'une sorte d'autorité publique virtuelle, ou de principat d'opinion » (*Ibid.*, p. 848.)

²¹ *Ibid.*, p. 849.

²² Par exemple, Maritain utilise le terme « incroyant » dans son essai intitulé « Une opinion sur Charles Maurras et le devoir des catholiques ». (Jacques et Raïssa Maritain, *Œuvres complètes*, vol. III, *op. cit.*, pp. 741-780.) Il utilise également le mot « athée » dans le deuxième chapitre du « Clair voyance de Rome ». (*Ibid.* pp. 1071-1109.)

²³ Bénétou, *art. cit.*, p. 1238.

commenté favorablement le premier roman de Gide, *Les Cahiers d'André Walter*, publié en 1891. Dans le quotidien *L'Observateur français* daté le 26 mai 1891, Maurras a apprécié le jeune Gide et il a écrit : « Je n'ai donc qu'à féliciter M. Gide de son art qui est ingénieux »²⁴. Cependant, il a pris position contraire à Gide lors de la « Querelle du peuplier » en 1903 qui était une série de polémiques entre eux sur *les Déracinés* (1897) de Maurice Barrès (1862–1923). Cette polémique a débuté par la critique de Gide sur cette œuvre (« la querelle des *Déracinés* »). Par la suite, Maurras lui a répliqué et a donné une grande appréciation sur Barrès. En tant que critiques, Gide et Maurras ne se sont jamais accordés sur cette œuvre, mais peu de temps après, Gide a commencé à s'approcher de Maurras en tant que politicien. Ce rapprochement a pris fin au milieu des années 1920, comme pour celui de Maritain, mais même après leur éloignement, Gide et Maurras restaient tous deux conscients de la présence de l'autre.

Revenons à notre question précédente : pourquoi Gide, le protestant, et Maurras, le personnage de l'anti-protestantisme, étaient-ils si proches l'un de l'autre jusqu'au milieu de la Première Guerre mondiale ? Pour y répondre, nous allons commencer par tenter de comprendre la particularité des idées religieuses de Gide.

Gide a été élevé dans une famille protestante rigoureuse. Selon Catharine H. Savage, une spécialiste de Gide, la moralité du protestant en France, fondée sur les croyances calvinistes, est extrêmement stricte²⁵. En suivant cette moralité, les protestants français, en d'autres termes les « huguenots », respectent la vérité et détestent le compromis. Ainsi, les calvinistes français, qui appartiennent souvent à la classe bourgeoise, ont tendance à s'aligner sur la gauche en raison de leur croyance ferme pour la réhabilitation sociale, et ils jouent souvent un rôle de défenseur de toutes les minorités²⁶. Ces caractéristiques des huguenots, une richesse sociale et économique qui se combine avec une position de gauche sont assez particuliers parmi les mouvements de la Réforme, car elle a été provoquée originairement par les peuples pauvres qui étaient critiques envers le clergé et les aristocrates conservateurs. La doctrine de huguenot basée sur la grâce de Dieu met l'accent sur la moralité, et elle est particulièrement stricte sur les questions sexuelles, car elle considère la corruption de la chair comme un signe de dépravation essentielle.

C'est dans cette austérité morale que le jeune Gide a été élevé. Sa mère Juliette, qui était particulièrement responsable de son éducation, a imposé à son fils une formation personnelle et une éducation conforme à la doctrine et au modèle protestants. Cette sévérité s'est renforcée lorsque son mari Paul est mort à l'âge de 48 ans en 1880, peu avant qu'André eût 11 ans. En général, les protestants sont soucieux de l'indépendance individuelle et de la liberté religieuse, mais paradoxalement, Juliette, en respectant les commandements, l'autorité et la loi religieuse avec un sens aigu des responsabilités, a tenu les travaux ménagers et a donné à son fils une éducation conforme au précepte.

Néanmoins, Gide a commencé à mettre en question ces normes et morales religieuses avec le temps. À ce moment-là, il a obtenu une occasion d'aller en voyage en Algérie en 1893 avec un ami peintre, Paul Laurence (1870–1934). Ce voyage l'a conduit à changer ses attitudes envers la religion. Il l'a avoué dans son œuvre autobiographique, *Si le grain ne meurt*²⁷ (1926), que ce voyage l'a éloigné de la *Bible* qu'il emportait partout avec lui :

(...) je me refusai d'emporter avec moi ma Bible. Ceci, qui peut-être n'a l'air de rien, était de la plus haute importance : jusqu'alors il ne s'était point passé de jour que je ne puisasse dans le saint livre mon aliment moral et mon conseil. Mais c'est précisément parce que cet aliment me semblait devenu indispensable que je sentis le besoin de m'en sevrer.²⁸

²⁴ Charles Maurras, article sans titre, *L'Observateur français*, le 26 mai 1891.

²⁵ Catharine H. Savage, *André Gide : l'évolution de sa pensée religieuse*, Paris, A. G. Nizet, 1962, p. 11.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Les autobiographies écrites du point de vue subjectif de l'auteur sont généralement remises en question quant à leur authenticité, mais *Si le grain ne meurt* est souvent cité comme un fait dans les biographies et les études sur Gide. Cet article le traitera donc comme une source permettant de confirmer les faits biographiques de Gide.

²⁸ André Gide, *Si le grain ne meurt*, in *Voyages et souvenirs*, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Gallimard, 2009, p. 271.

En conséquence, sur cette terre étrangère, il a connu l'existence d'un autre monde que celui du christianisme et il s'est défait de sa morale religieuse ascétique. Dès lors, au lieu de passer sa vie guidée par des règles et des contraintes de l'idéalisme religieux, il a commencé à vivre en affirmant la valeur de sa propre vie.

Toutefois, ce changement de position de Gide sur la religion ne signifie pas un abandon de sa foi, car il a reposé sur un changement de sa manière de voir le Dieu. Selon Georges Strauss, un spécialiste du Gide, Dieu n'est plus perçu chez Gide comme l'être au sommet des lois qui gouvernent le monde, ni comme un être en colère qui sacrifie ses fils, mais comme un être proche de nous par l'amour et comme une sorte d'ami de l'homme²⁹. En effet, Gide exprimera souvent, dans ses écrits ultérieurs, sa pensée notamment sur la jouissance de la vie individuelle qui est d'après lui une attitude conforme avec les enseignements du Christ³⁰.

La particularité de cette pensée religieuse gidienne est fondée sur une relation directe entre Dieu et l'individu. Pour lui, les commandements et les règles ont été ultérieurement ajoutés par des autorités telles que l'Église, et ils n'ont rien à voir avec les enseignements du Christ présentés dans les Évangiles. C'est pourquoi il a affirmé que les croyants devaient suivre les enseignements de Jésus en les prenant directement dans les Évangiles, sans aucun intermédiaire. Ainsi, il a écrit vers 1910 dans son journal :

Si c'est être protestant que d'être chrétien sans être catholique, je suis protestant. Mais je ne puis reconnaître d'autre orthodoxie que l'orthodoxie romaine, et si le protestantisme, calviniste ou luthérien, voulait m'imposer la sienne, c'est aussitôt vers la romaine que j'irais, comme à la seule. « Orthodoxie protestante », ces mots n'ont pour moi aucun sens. Je ne reconnais point d'autorité ; et, si j'en reconnaissais une, ce serait celle de l'Église.

Mais mon christianisme ne relève que du Christ. Entre lui et moi, je tiens Calvin ou saint Paul pour deux écrans également néfastes.³¹

Gide déclare ici qu'il est ce que l'on appelle « protestant », dans le sens qu'il n'est pas catholique. Cependant, cela ne signifie pas qu'il s'aligne sur les églises protestantes. Nous pouvons constater la même attitude de Gide dans son journal intime écrit en février 1912 : « Le catholicisme est inadmissible. Le protestantisme est intolérable. Et je me sens profondément chrétien »³². Ici, Gide dit clairement qu'il est un « protestant » par rapport aux catholiques, mais pour lui le protestantisme en tant que secte religieuse est également inacceptable comme l'Église catholique.

Compte tenu de cette idée religieuse de Gide, nous pouvons comprendre que l'anti-protestantisme de Maurras n'était pas un grand problème lors de son rapprochement. Pour Gide, le terme « protestantisme » n'était pas son identité importante, car il critiquait même le « protestantisme » en tant que secte. Ainsi, Gide a répondu favorablement à un essai de Maurras sur Calvin (« Pour Calvin ») paru dans *L'Action française* du 4 novembre 1909. Maurras y a prétendu que la naissance de Calvin avait mis en danger la culture générale et surtout l'unité de la France. Il a considéré que la Réforme avait divisé l'Europe, avait semé les graines de la discorde morale et avait préparé le terrain permettant la division idéologique de la France à partir de 1789. Par rapport à cet article, Gide a montré sa compréhension sur la position de Maurras, même s'il a considéré que la Réforme n'était pas entièrement responsable de la Révolution.

Bien que les deux hommes aient critiqué la secte du protestantisme ou Luther et Calvin, leur vision de la religion était en réalité diamétralement opposée, car celle de Maurras a attaché de l'importance à la discipline et aux préceptes, alors que celle de Gide les a rejetés et a mis l'importance sur la relation directe entre l'individu et

²⁹ George Strauss, *La part du diable dans l'œuvre d'André Gide*, Paris, Lettres modernes, 1985, p. 57.

³⁰ Voir André Gide, *Les Nourritures terrestres, Romans et récits. Œuvres lyriques et dramatiques*, vol. I, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2009, p. 365.

³¹ André Gide, *Journal I 1887-1925*, [abrégé ensuite : *J1*], éd. Éric Marty, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, p. 637.

³² *J1*, p. 713.

Dieu. Il est improbable que Gide, qui était plongé dans une réflexion religieuse, ne fût pas conscient de ce point, mais pourquoi a-t-il essayé de soutenir l'AF et Maurras ?

Auguste Anglès, un spécialiste de Gide, souligne qu'entre 1907 et 1918, Gide a été influencé par les arguments politiques et culturels du quotidien *l'Action française*³³. En effet, sur le plan politique, Gide avait assisté à une réunion de l'AF en janvier 1910 et, pendant la Première Guerre mondiale, il s'était abonné à ce quotidien. Il a cherché à reconnaître dans le nationalisme de l'AF la possibilité la plus prometteuse de l'avenir de la France. Néanmoins, Gide n'était pas entièrement d'accord avec les arguments politiques de ce groupe, car selon son journal du 1^{er} mars 1918, il avait dit à son ami Lucien Maury (1872-1953), un écrivain et traducteur :

Je comprends (...) qu'ils ne vous satisfassent point. Mais vous serez bien forcé de vous mettre avec eux si vous avez souci de résister. Il n'y a pas de troisième parti. Ce sera comme au moment de l'affaire Dreyfus ; on devra être *pour* ou *contre*, malgré qu'on en ait. Le groupement de *L'Action française* ne vous plaît pas ? ce n'est pas que moi-même je l'estime le meilleur – *mais c'est le seul*.³⁴

Nous pouvons comprendre que Gide a choisi l'AF pour la raison réticente qu'il n'y avait pas d'autre choix de position politique à l'époque.

Même si sa position religieuse était incompatible avec celle des Maurras et celle de l'AF, et même s'il n'a pas soutenu pleinement ses idées politiques, pour quelle raison Gide pouvait-il rester proche de l'AF et de Maurras ? C'est surtout l'influence culturelle de l'AF qui a attiré Gide. Comme nous l'avons vu, ce sont les intellectuels et les hommes de lettres qui étaient au cœur de l'AF et ce groupe a également joué un rôle important dans le domaine de la critique littéraire. En effet, dans son journal intime écrit le 11 janvier 1917, Gide a montré son admiration pour les écrits de Maurras dans *l'Action française*³⁵. En tant que mouvement politique qui soutenait le devoir littéraire envers la science et qui soutient également la France par rapport aux républicains radicaux et destructeurs³⁶, l'AF avait un attrait pour l'élite intellectuelle de l'époque.

Cependant, si Gide a été attiré par la force culturelle de l'AF et de Maurras, nous pouvons constater que les différences de leurs positions culturelles et littéraires de plus en plus évidentes ont également éloigné Gide de ces derniers. En effet, comme nous allons l'étudier dans la section suivante, ces différences étaient fondées sur la différence de leurs positions religieuses.

2. La rupture de Gide avec l'AF et Maritain

Gide s'est abonné au quotidien *l'Action française* en novembre 1916 et il a souvent exprimé son admiration pour les articles et les essais de Maurras dans son journal intime ou dans sa correspondance avec ses amis. Après la Première guerre mondiale cependant, cette position gidienne a rapidement changé. Il a admis que les idées de Maurras et de l'AF, selon lesquelles tout devaient être subordonné à l'État, étaient utiles dans la société désordonnée qui a déroulé de la guerre. Mais après la guerre, Gide a souligné la nécessité de séparer la littérature des responsabilités morales et sociales. Pourtant, cette attitude de Gide ne voulait pas nier la relation entre la société et la littérature ou l'art. Il a rejeté l'idée que la littérature ou l'art devait se consacrer au service à la société³⁷. Ainsi, alors que Maurras et l'AF visaient la restauration de la France en prônant la renaissance de la

³³ Auguste Anglès, *André Gide et le premier groupe de la Nouvelle Revue Française : la formation du groupe et les années d'apprentissage, 1890-1910*, Paris, Gallimard, 1978, p. 317.

³⁴ *Jl*, p. 1060

³⁵ *Jl*, p. 1017.

³⁶ Martha Hanna, « What Did André Gide See in the Action française ? », *Historical Reflections*, vol. 17, n° 1, 1991, p. 4.

³⁷ Jean-Michel Wittmann, « Gide, un "anti-Maurras" ? », in O. Dard, M. Leymarie et N. Mc William, *Le Maurrassisme et la culture*, Actes du colloque de Paris - Institut de Science politiques (mars 2009), Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2010, p. 5.

tradition et de la culture du passé, Gide voulait remplir son devoir par rapport à la société de son temps et de l'avenir en créant une culture et un art nouveaux.

La différence des points de vue entre Gide et Maurras se révélait plus exactement dans leurs interprétations du « classicisme ». En comparant le classicisme avec le romantisme, ces deux intellectuels appréciaient le premier, et le considéraient comme le style de la littérature idéale. Mais malgré ces points communs, ils entendaient le terme « classicisme » de manière opposée.

Comme nous l'avons mentionné précédemment, Maurras a pris une position contre-révolutionnaire et a prétendu au retour du système social de l'Ancien Régime. Il a rejeté le romantisme, qui était un produit de la révolution, en le considérant comme de l'individualisme et de l'anarchisme. Dans cette logique, il l'oppose au classicisme, car pour Maurras, les anciennes traditions de la France, remontant à la Grèce antique, se sont formées à travers la Rome antique. Il considérait que le classicisme était un style d'art formé par une série d'héritages culturels en donnant de l'importance à l'ordre, aux règles ou à la forme. Comme nous l'avons vu ci-dessus, il exigeait que la société subordonne l'individu à des règles et à une discipline, mais il voulait aussi, sur le plan culturel, rétablir la tradition culturelle française « bien ordonnée », avec une reconstruction du classicisme. En d'autres termes, chez Maurras, le classicisme était interprété par rapport à son système politique idéal, et ainsi, la littérature n'était qu'un moyen de parvenir à la société idéale. C'est exactement la même logique qu'il utilisait dans sa discussion sur le catholicisme. En présentant le classicisme et le catholicisme comme une identité de la France, Maurras les intégrait habilement dans sa pensée politique.

Gide, en revanche, a clairement exprimé sa position contre le classicisme de Maurras dans ses essais tels que « Nationalisme et littérature » (1909) et « Billet à Angèle » (1921). Certes, cet écrivain protestant a placé le classicisme au-dessus du romantisme, mais c'est parce qu'il considérait que le vrai classicisme était fondé sur l'assimilation d'éléments divers³⁸. En outre, Gide voyait le romantisme comme chrétien et le classicisme comme païen³⁹. Pour lui, le classicisme accepte tout et c'est une forme d'expression de la nature de l'individu et de son épanouissement. En ce sens, le classicisme n'est pas du tout conservateur, mais créatif⁴⁰. Ainsi, aux yeux de Gide, c'est dans le classicisme que le caractère français s'épanouit le mieux. Par conséquent, il a critiqué les positions littéraires et politiques de Maurras dans son journal écrit le 14 janvier 1921 :

Il se passe en mon être intime ce qui se passe pour les « petits pays » : chaque nationalité revendique son droit à l'existence, se révolte contre l'oppression. Le seul classicisme admissible c'est celui qui tient compte de tout. Celui de Maurras est détestable parce qu'il opprime et supprime, et rien ne me dit que ce qu'il opprime ne vaut pas mieux que l'oppresseur. La parole aujourd'hui est à ce qui n'a pas encore parlé.⁴¹

Ici, Gide a souligné que le classicisme de Maurras était exclusif et oppressif. Il a affirmé cependant que la culture et la société idéales ne seraient pas réalisées en excluant l'étranger, mais au contraire en coexistant avec lui, et que cette attitude de coexistence pourrait précisément conduire aux enrichissements de la culture et de la société. On peut souligner que la conception littéraire de Gide est également liée à sa position religieuse. Refusant l'ascétisme de son enfance et reconnaissant le mal de la religion qui exige des gens de réprimer leur propre vie, Gide considérait une attitude qui libérait les gens de la secte et de l'autorité religieuse comme « protestantisme », et glorifiait des comportements individualistes. Il a estimé qu'une société qui permettait cette diversité de vie de

³⁸ André Gide, « Billet à Angèle », in *Essais critiques*, [abrégé ensuite : *EC*], éd. Pierre Masson, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1999, pp. 280-285.

³⁹ Maria Van Rysselberghe, *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. 1, Paris, Gallimard, 1973, p. 61.

⁴⁰ André Gide, « Réponse à l'enquête sur le romantisme et le classicisme », *EC*, p. 280.

⁴¹ *JL*, p. 1120.

chacun était précisément conforme au monde prêché par Jésus. Pour Gide, le classicisme est la forme culturelle qui permet la coexistence de la diversité et l'expression du sentiment intérieur de l'individu et il réalise ainsi une société idéale prônée par le Christ.

Comme nous l'avons vu, l'approche initiale de Gide envers Maurras doit être considérée moins en termes de sympathie pour sa position politique qu'en termes d'influence de la critique littéraire de Maurras et de l'AF. Par conséquent, leurs opinions littéraires qui étaient étroitement liées aux différences de leurs positions religieuses ont mis de plus en plus en lumière les différences de leurs points de vue politique. Ainsi, étant donné qu'il était impossible de trouver un terrain d'entente sur un point quelconque de leur pensée, où la littérature, la politique et religion étaient inextricablement liées, la rupture entre Gide et Maurras était inévitable.

Conclusion

Comme nous l'avons vu plus haut, en examinant les mouvements des intellectuels chrétiens de l'époque autour de l'AF, nous pouvons comprendre qu'il existait des relations diverses qui ne pouvaient pas être saisies par un grand axe d'opposition, comme le catholicisme contre le protestantisme. En fin de compte, on peut cependant dire que Maurras n'a pas pu longtemps avoir de l'influence sur les intellectuels chrétiens comme Maritain ou Gide, parce que ce chef de l'AF n'était pas croyant au sens propre du terme.

Avant de terminer cet article, il convient de noter rapidement la relation entre Maritain et Gide qui se sont rencontrés par l'intermédiaire de Péguy. Ils ont suivi le même chemin lors de la vague d'enthousiasme pour l'AF, c'est-à-dire qu'ils ont tout d'abord été attirés par ce mouvement politique et son chef Maurras, mais qu'ils s'en sont éloignés tôt ou tard. Malgré cette position commune, ils ne se sentaient pas proches l'un de l'autre, ou plus exactement, il y avait une tendance de Gide à se lasser de Maritain, qui, avec sa piété fervente, a critiqué les écrits « impies » de Gide. Par exemple, Maritain lui a rendu visite pour lui demander ne pas publier *Corydon* (1926). Car dans cette œuvre, Gide a décrit directement l'homosexualité. Nous citons leur conversation reproduite dans le journal de Gide daté du 21 décembre 1923 :

« J[=Gide] ai (...) horreur du mensonge. C'est peut-être là que se réfugie mon protestantisme. Les catholiques ne peuvent comprendre cela. (...) Les catholiques n'aiment pas la vérité. »

« Le catholicisme enseigne l'amour de la vérité », me dit-il [=Maritain].

« Non ; ne protestez pas, Maritain. J'ai trop souvent vu, et par trop d'exemples, quels accommodements étaient possibles. Et même (...) je vois ce que vous pourriez me répondre : que le protestant confond souvent la Vérité avec Dieu, qu'il adore la Vérité, ne comprenant pas que la Vérité n'est qu'un des attributs de Dieu... »

« Mais ne pensez-vous pas que cette vérité, que prétend manifester votre livre, peut être dangereuse... »

« Si je le pensais, je n'aurais pas écrit celui-ci, ou du moins je ne le publierais pas. Pour dangereuse qu'elle puisse être, cette vérité, j'estime que le mensonge qui la couvre est plus dangereux encore. »⁴²

Ainsi, Maritain a considéré que cette œuvre était plein danger pour l'ordre social et inadmissible d'après des enseignements chrétiens. Mais pour Gide, décrire l'homosexualité était décrire la vérité, et il l'a décrite en tant que « protestant ».

De plus, Maritain a fait de temps en temps, en tant que catholique fervent, pression sur Gide pour qu'il se convertisse. Mais ce comportement n'était pas particulier à Maritain, car il y avait beaucoup de catholiques, tels que Jacques Rivière (1886-1925) ou Henri Ghéon (1875-1944), qui ont également demandé Gide de se convertir. Ainsi, même si Maritain et Gide ne se sont pas toujours disputés, leur relation n'a jamais été ce que l'on pourrait

⁴² *Ibid.* pp. 1233-1234.

appeler amicale à cause de la différence de leurs pensées chrétiennes.

Quand on regarde ces personnages catholiques autour de Gide, nous pouvons remarquer qu'ils ne se sont pas toujours unis dans leur vision de la société ou de la politique. L'écrivain Paul Claudel (1868-1955) par exemple était un fervent catholique, mais il était toujours sceptique à l'égard de Maurras ou de l'AF. En effet, selon Pascal Alexandre-Bergues, un spécialiste de l'histoire française, Claudel a partagé avec Maurras un certain nombre de points de vue sur le plan politique et social : antidreyfusisme, antiparlementarisme et refus de laïcité, etc. . . Mais il a montré ses doutes sur l'AF dès le début et il a en effet écrit ce qui suit dans sa correspondance avec son ami André Suarès (1868-1948) :

Moi, aussi, je vous l'avoue, mes préférences vont à cette forme de gouvernement [=la monarchie], mais à une monarchie revêtue d'un caractère religieux et dont l'autorité est celle moins de la force que de la persuasion. (...) Pour l'instant cette monarchie est un rêve et un homme de pensée a d'autres devoirs que de se mêler à la cohue des carrefours. Mon seul roi est le Christ, c'est pour lui que je lutte, c'est à lui que j'ai donné mon gant, c'est lui que je veux défendre et glorifier⁴³.

Ainsi, Claudel a gardé de la distance avec ce mouvement politique en tant que croyant de Dieu. Et après les condamnations de l'AF et de son quotidien par le pape, il a mentionné en 1926 à ce sujet : « je ne dirai certes pas que je suis content de ce qui arrive à l'Action française, mais j'ai toujours considéré que ce mouvement n'était pas animé d'un esprit chrétien »⁴⁴.

Néanmoins, Claudel n'était pas exceptionnel. Parce qu'il y avait également beaucoup de catholiques contre l'AF et Maurras. À l'époque où le pape même a reconnu l'AF et l'a encouragé, pour quelles raisons les catholiques auraient-ils pu deviner le « danger » de ce mouvement politique ? Et comment leur position était-elle interprétée par les catholiques proches de l'AF ? Ces questions restent en suspens et ils seraient pertinent de prolonger notre réflexion sur le sujet dans nos recherches ultérieures.

⁴³ André Suarès, Paul Claudel, *Correspondance. 1904-1928*, Gallimard, 1951, p. 160.

⁴⁴ Paul Claudel, *Supplément aux œuvres complètes*, t. II, Lausanne, L'Âge d'homme, 1991, p. 168.